

Notre langue française

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **66 (1937)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PARTIE NON OFFICIELLE

1937

Avec l'année 1936, le *Bulletin pédagogique* et la Société fribourgeoise d'éducation ont achevé leur 65^{me} année. Années d'âge qui coïncident avec les années de service : voilà une exception non prévue par les lois qui nous régissent. A la faveur de cet oubli, nous pouvons espérer qu'on ne nous mettra pas encore à la retraite.

C'est pourquoi nous ne souhaitons pas à nos lecteurs une année de *farniente*, mais une année de bon labeur pour l'éducation chrétienne de notre jeunesse. Nous la souhaitons à tous ceux et à toutes celles qui œuvrent dans l'enseignement officiel et dans les écoles privées, à tous ceux et à toutes celles qui, retirés après une carrière bien remplie, continuent à nous aider de leur sympathie, de leurs conseils, de leurs prières ; à tous ceux et à toutes celles qui, sans appartenir au corps enseignant, comprennent le devoir de l'aider : prêtres de nos paroisses, médecins, braves gens de toutes conditions, conscients de l'importance de notre mission pour le pays.

Cette année 1937 marquera le 450^{me} anniversaire de la mort du *Protecteur de la Patrie*, Nicolas de Flüe, dont un prêtre de chez nous, M. l'abbé Léon Richoz, vient de ranimer à nos yeux la simple et vaillante figure (Imprimerie St-Canisius, Fribourg). Nous ne saurions mieux faire que d'appeler sur notre pays et sur ceux qui façonnent son visage de demain la bénédiction du Bienheureux à qui nous devons d'être Suisses. Et, lui recommandant tous nos compatriotes, nous prions en empruntant les paroles mêmes que ses biographes placent sur ses lèvres : « Ils ont besoin d'un homme qui n'ait pas seulement le mot de Dieu à la bouche, mais qui l'introduise dans les affaires. » Qu'il y en ait un dans chaque village et tout ira bien ; que ce soit toi, instituteur, et tout ira mieux.

LÉON BARBEY.

Notre langue française

L'ambition littéraire est, de toutes les ambitions, celle qui tient le plus au cœur de l'homme et qui est la plus prompte à se découvrir. Si quelque malicieux démon m'offrait le magique pouvoir de plonger un œil effronté dans les poches de mes semblables, je n'utiliserais guère de cette puissance. Je sais d'avance que, dans les *profondes* des plus de douze ans, il y a presque toujours un manuscrit : journal pour celui-ci, essais de poésies pour un autre, ébauche

de roman pour un troisième. Et pourtant, que de pièges tendus à leurs premiers pas, que d'embûches les guettent où, comme de malheureuses mouches au milieu d'une toile d'araignée, ils se débattent ! Il s'agit d'abord de trouver un sujet convenable, puis, c'est le choix de ce qu'il faut dire sur le sujet choisi, choix ensuite des mots à employer, hésitations, essais... Enfin, l'on commence rêveusement par un « on pourrait peut-être » qui, chez tant de gens, annonce l'impuissance à ne pouvoir jamais rien.

Le débutant se met à écrire. Il faut, en premier lieu, éviter les répétitions. Blessante pour l'oreille et pour l'esprit, la répétition est l'effroi des rédacteurs novices, des amoureux enclins au genre épistolaire, des orateurs consciencieux qui préparent leurs discours, des romanciers appliqués, bref, de tous ceux qui trempent une plume dans l'encre. Si la crainte de la répétition n'est pas le commencement du talent, elle est, sans nul doute, la cause de bien cruelles angoisses.

Ce mot qui faisait si bonne figure à la troisième ligne de votre chapitre, ce mot que vous considériez avec tendresse, par quelle malice féroce est-il revenu se fixer moins de trois lignes plus bas, avant même la fin de la phrase ? Méditation orageuse et qu'on dirait sans issue. Allons, il faut en sortir. Le mot indiscret est chassé de sa seconde position et remplacé non sans peine par un autre mot, loin d'être aussi bon, mais qui peut passer, en allant vite. Continuons notre lecture. Horreur ! Ce mot médiocre mais sauveur, ce mot de remplacement déniché dans un coin reculé du vocabulaire, au prix de si grandes fatigues, voilà que nous le découvrons en plein milieu de la dixième ligne. Il s'y étale avec impudence. Il était donc là ! et nous l'avions oublié. Nous le délogeons avec d'indicibles difficultés. Nous le remplaçons — ô bonheur ! la langue a de ces bonnes grâces — par un autre mot, excellent celui-là, vraiment fort et coloré, beaucoup plus avantageux. Enfer ! ce mot bien-aimé, nous ne tardons pas à découvrir qu'il se trouvait exactement deux fois dans le reste de la page.

Amateur ou professionnel, le pauvre écrivain promène dans sa chevelure une main ravageuse.

Il trouve des mots étonnants pour maudire cette langue française, si belle et si rebelle. Il songe à détruire son œuvre, à renoncer aux lettres, à prononcer des vœux éternels, sans songer que ce problème, en apparence insoluble, comporte une solution humaine et des commentaires apaisants. C'est la valeur des mots qui règle leur emploi. Tous ne sont pas précieux également. Ce sont nos serviteurs, il faut savoir les employer ; ce ne sont pas eux qui doivent faire de nous leur chose.

La langue française est réputée pour sa clarté. Entendons-nous bien : la langue française comporte en soi tout ce qu'il faut aux esprits clairs pour s'exprimer clairement. Elle comporte aussi

tout ce qu'il faut pour embarrasser et perdre les esprits confus. Elle est pleine de ressources et d'embûches. Elle est pareille à ces chevaux de race qui, montés par un bon cavalier, font des prodiges et qui trébuchent à chaque pas entre les mains d'un incapable.

La langue française est fort exigeante en matière d'harmonie, mais ne regrettez-vous pas comme moi que nous nous privions de certains mots, de certaines formes, pour laisser à d'autres une place injustement dérobée ? Je pense en particulier au prétérit antérieur surcomposé, banni à jamais de notre vocabulaire, et qui seul parfois traduit exactement notre pensée. Je fournis un exemple, non point un de ces spécieux exemples de grammairiens qui ne sont exemplaires que par leur absence totale du vocabulaire de la vie courante, mais un exemple vrai. Je suppose qu'un de vos élèves arrive en retard un après-midi et que vous l'interrogez sur l'emploi de son temps :

« Charles, pourquoi arrives-tu en retard ?

— Monsieur, j'ai dû travailler à la maison.

— Qu'as-tu fait ?

— Après l'école, maman m'a envoyé au pain.

— Et puis après ?

— Après j'ai dû porter du bois.

— Et puis après ?

— Après j'ai dîné et quand j'ai eu dîné... »

Et voilà ressuscité, sur les lèvres de votre élève tout naturellement ce malheureux prétérit. Que son histoire nous donne à réfléchir. Si nous ne surveillons pas nos temps composés, ils s'en iront de même et ce jour-là notre belle langue française sera conforme aux modèles que nous proposent les journaux de sport et de cinéma, les revues de modes et les journaux tout court.

Cela m'amène à parler de quelques mots nouvellement introduits dans le langage courant par les soins de personnes illettrées et fort heureusement inconnues.

Si le pouvoir suprême m'était donné, je ne résisterais pas au désir d'instaurer une police que je lancerais aux trousses des scélérats qui n'ont pas craint d'inventer et de répandre certains mots tels que supervisionner et programmation. L'usage public du vocable « concentrationisme » si cher à certains politiques, entraînerait un châtimement corporel. Les mots du type « sanctionnement, réceptionner, solutionner, réactionner », seraient frappés d'une amende, ce qui remplirait au plus vite les caisses de l'Etat.

Et que dire des vocables couramment employés jusque dans les colonnes de nos quotidiens les plus puristes, star, score, leader, gangster, starter, week-end, etc. Les spécialistes sans préjugés — on pourrait ajouter sans scrupules — nous feront observer que ces mots répondent à des besoins nouveaux et que si le public — hypothèse absurde, oh ! combien — se trouvait détourné de ce vocabu-

laire d'importation, il serait cruellement « déceptionné ». Ne riez pas, le mot a été lancé. Les philologues, à bon droit, ont manifesté de l'inquiétude parce que le français ne produit plus que des verbes de la première conjugaison, des verbes en er. Ce mal ne serait pas mortel si cet accroissement n'avait lieu en spoliant les autres. Réceptionner peut tuer recevoir, solutionner occira résoudre. Ce qui est intolérable, ce n'est pas tant de voir les verbes en er se multiplier (misère !) à l'infini, c'est de constater que ces nouveaux venus sont tous taillés sur le même modèle ridicule, faits en série et uniformément laids, comme tout produit fait à la chaîne. Ces monstres nouveaux sont le produit de superfétations successives ; il est risible de voir cette conjugaison « standard » supplanter les autres et les mots « bourgeonnementner » ; car je vous le dis en vérité, réception qui a donné réceptionner, donnera réceptionnementner, qui donnera réceptionnementation, qui donnera réceptionnementationner, hélas ! Laissons ces horribles visions avant qu'elles ne deviennent des visionnements.

Pour nous qui n'avons pas, grâce à Dieu, métier d'écrivain sur la planche, gardons à nos enfants, dans la mesure de nos moyens, une langue qui répond de bonne grâce à toutes les exigences de la nature la plus fine et du penser le plus subtil. L'exemple, en la matière, est le facteur le plus sûr de réussite. Comment admettre que des hommes, qui ont pour tâche d'éduquer et d'instruire l'enfance d'un canton, se servent parfois d'un langage bourré de négligences, d'erreurs, de paradoxes, de termes impropres. Je prends des exemples précis : que de fois n'entendez-vous pas, dans votre entourage, et, circonstance plus grave, sur vos propres lèvres, une interrogation du goût de celle-ci : « Qui c'est qui était là y a qu'un moment ? — Qui c'est qui a fait ça ? si même ce n'est pas : qui c'est qui a ça fait ? »

Sachons châtier notre langage par une surveillance constante. Plus que d'autres, nous sommes exposés aux défauts du parler du terroir, nous contractons les fautes propres à chaque contrée, sans nous en apercevoir aucunement. Des accents qui blessent notre oreille au début deviennent peu à peu coutumiers et nous n'y prenons plus garde. Notons les imperfections remarquées, tenons un petit contrôle des accents qui nous choquent, des termes impropres plus spécialement remarqués, et jetons de temps à autre un coup d'œil sur notre carnet ; nous serons surpris de constater que bien loin de parer à ces imperfections de langage, nous-mêmes nous sommes laissés contaminer par notre entourage. L'enfant imite ; si nous avons un langage correct, non point recherché, il parlera peu à peu le sien, mais si nous descendons cette pente de la négligence, le retour nous causera un effort bien rude.

Tous ceux qui ont le désir d'aider à la pureté de notre langage

liront avec fruit le très spirituel entretien de M. Georges Duhamel dans son ouvrage *Discours aux nuages* auquel sont empruntées nombre de remarques faites ici, ainsi que le livre de M. Baudry de Saunier, intitulé *Gaietés et tristesses de la Grammaire de l'Académie*. M. Baudry de Saunier, écrivain précis, aimant et connaissant sa langue, manie l'ironie en grand maître, et son livre, fertile en enseignements, vous instruira en vous divertissant.

A. B.

LA GÉOGRAPHIE

Quoi de plus réel, pour les êtres alourdis d'un corps que nous sommes, que cette terre où s'appuient nos pieds, qui nous lie à elle si bien et si totalement que nos cadavres y rentreront bientôt et se confondront avec elle. Ce qu'il y a de plus spirituel en nous, notre âme, ne peut rien connaître qu'en partant des choses terrestres et sensibles, avec lesquelles elle entre en contact par des organes animés, mais eux-mêmes matière. Cette terre est le lieu où nous accomplissons nos tâches temporelles, souvent toutes terrestres elles-mêmes, celles du labeur manuel, mais selon une intention et dans un sens qui les divinise et nous conduit, par le chemin de notre existence terrestre, à notre fin, qui est située au delà.

Ce que c'est que cette terre à laquelle nos enfants sont rivés, où ils auront à grandir, d'où ils tireront leur pain, où ils auront à faire leur salut, où leur dépouille mortelle reposera jusqu'au jour de la résurrection, voilà du réel qu'il faut expliquer aux grands élèves du cours supérieur : la terre, lieu du travail et du salut, et, sur la terre, ce pays de Fribourg en Suisse, et, dans ce canton, leur village, point minuscule, mais qui est le leur, qui est le point où Dieu les a fixés pour qu'ils y remplissent leur tâche d'homme et de chrétien à l'égard de toute l'humanité.

Ce coin de terre, les enfants le connaissent depuis que leurs yeux se sont ouverts, depuis que leurs pieds impatients l'ont parcouru en tous sens, dans la chambre maternelle, autour de la maison, dans les prairies, les champs, les bois et sur les chemins qui les unissent au village, dès avant l'école, hors de l'école. Ils le connaissent même très bien, mais ils ne se le sont pas expliqué.

Voici qu'ils sont venus à l'école ; ils ont appris à lire. Leur livre de lecture du degré inférieur leur a fait observer et comprendre un peu le lieu natal et ses alentours. Celui du degré moyen leur a parlé de la région, du pays, qui est pour nous d'abord le canton.

Irons-nous plus loin, au cours moyen ? Oui, un peu, mais peu, et sans manuel, mais avec une carte. Car il faut apprendre à lire une carte, à ce cours, d'une lecture élémentaire. Comme on ne saurait apprendre à lire une carte sans apprendre ce qu'elle représente, les leçons du cours moyen fourniront les données essentielles, le fondement sur lequel s'appuyèrent les leçons systématiques du cours supérieur. On doit se déclarer satisfait, si le cours moyen se termine sur cet acquêt capital : l'élève sait se débrouiller dans l'interprétation des signes courants d'une carte et les rapporter par l'intelligence et l'imagination à une réalité existant quelque part.